Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 41

Artikel: Une visite à Beau-Site
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197772

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 41. Samedi 14 octobre 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr 2,50
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse:** 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames:** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Une visite à Beau-Site.

Les nombreux promeneurs de la place de Montbenon, qui reviennent en ville par le Grand-Chêne, sont agréablement frappés à la vue des deux belles constructions placées à l'entrée de cette rue. A gauche, celle de M. J.-J. Mercier, dont on remarque les grandes proportions; à droite, l'hôtel Beau-Site, tout récemment inauguré. Nous dirons quelques mots de ce dernier que nous avons eu le plaisir de visiter.

Beau-Site est un nouvel embellissement pour notre ville. Sa façade blanche, qui est d'un très bel effet, est traitée avec autant de goût que de simplicité, et, dans son ensemble, ce bâtiment, l'un des plus élégants parmi nos hôtels, fait honneur à son propriétaire ainsi qu'à ses architectes, MM. Chessex et Chamorel.

Remarquons que Beau-Site a son horloge particulière, dont le cadran surmonte gaîment sa façade. Il règlera le moment des repas. Ceux qui arriveront à table d'hôte à l'heure de Lausanne et trouveront le potage froid, n'auront pas le droit de réclamer.

* * *

On pénètre à l'intérieur de l'hôtel par un vestibule qui a fort grand air, surtout le soir, alors que ses grandes lampes électriques brillent de tout leur éclat. Sa gracieuse colonnade aux teintes rosées, ainsi que celles qui courent le long des galeries de chaque étage, sur lesquelles s'ouvrent les chambres de l'hôtel, offrent un très beau coup d'œil.

* * *

On remarque à Beau-Site trois salles à manger, dont la décoration est remarquablement gaie et claire. Là, plus de longue table d'hôte. M. Schmid l'a avantageusement remplacée par des tables plus petites, où chaque famille, chaque groupe d'amis et de connaissances peuvent être servis à part et faire la causette à l'aise.

Grâce à un agencement très simple, très bien compris, quelques instants suffisent pour réunir ces trois salles en une seule pouvant contenir plus de trois cents convives. Nulle autre salle en ville ne se prête mieux aux grands banquets, aux repas de noces, aux soirées dansantes.

Le salon, qui est arrangé avec un goût exquis, est digne d'être visité. Le soir, la lumière électrique y est distribuée par des appareils richement ornés. Sur la cheminée, on remarque une grande plante verte artificielle, dont les fleurs illuminées se reflètent dans la glace et répandent autour d'elles une clarté infiniment douce et agréable. C'est coquet au possible, c'est ravissant !

L'ameublement est fort gracieux. Ses sièges aux formes capricieuses invitent à s'asseoir dans leurs mœlleuses profondeurs et à rêver là, les regards attirés par les jolies peintures dont l'artiste a décoré murs et plafond. Chose à remarquer, ce charmant salon n'est presque pas fréquenté. Aujourd'hui, paraît-il, et il en est de même un peu partout dans les hôtels, le salon est généralement désert. Aussi dans les nouveaux établissements de ce genre lui consacre-t-on de moins en moins de place.

Il ne faut point oublier non plus le fumoir où la teinte bleue domine, où tout est gai et plaît à l'œil.

Et si vous parcourez l'établissement dans ses diverses parties, vous constatez partout une distribution parfaite où l'on reconnaît vite la main expérimentée et la longue pratique du propriétaire.

* * *

Salle à manger, fumoir et salon s'ouvrent sur une spacieuse terrasse ornée de lauriers-roses, d'orangers, de citronniers et autres plantes du Midi. On jouit de là d'une vue splendide sur le lac et les Alpes, et les beaux soirs y ont un attrait enchanteur.

Vu des fenêtres et des balcons, le spectacle grandit encore et embrasse tout le panorama qui s'étend de Villeneuve à la pointe d'Yvoire. Il n'est pas, en notre ville, un hôtel pareillement favorisé sous ce rapport.

De la façade nord, le coup d'œil, quoique moins grandiose, est délicieux, reposant. Au premier plan, une partie de la ville avec ses maisons en gradins et la cathédrale ; le Grand-Pont, animé par la circulation incessante des tramways, des voitures et des piétons. Plus loin, les nombreuses villas des quartiers de St-Laurent, de Beaulieu et de la Pontaise, dominés par le grand bâtiment des Casernes.

Plus haut et plus loin encore, la belle forêt de Sauvabelin, qui couronne le paysage de son majestueux rideau de verdure.

Enfin, à vos pieds, pour ainsi dire, Montbenon, tout rayonnant de verdure et de fleurs, et qui vous apparaît comme une carte en relief finement coloriée.

* * *

Et si la place nous le permettait, nous pourrions examiner beaucoup de choses encore, toutes très intéressantes ; mais on ne peut tout voir en peu de temps : allons maintenant prendre une chope au grand café de l'hôtel et fumer un cigare en regardant circuler les nombreux promeneurs qu'attire la belle promenade de Montbenon.

En résumé, Beau-Site nous paraît être une entreprise réussie à tous égards. Dirigé comme il l'est par une main ferme et expérimentée, il ne peut que prospérer. Toutes nos félicitations à M. Schmidt, qui a d'ailleurs toujours été un sincère ami de Lausanne.

* * *

Ajoutons que lors de l'inauguration de l'hôtel, au commencement de septembre, son propriétaire a fait les honneurs de sa nouvelle maison aux représentants de la presse lausannoise, qui l'ont parcourue de la cave au grenier et visité toutes ses intallations, ascenseur, chaufferie, machines pour l'éclairage électrique, compteur d'eau, etc., sans oublier la cuisine, qui paraît avoir tout particulièrement attiré leur attention et flatté leur odorat. Ils ont pu d'ailleurs l'apprécier mieux encore quelques instants plus tard, dans un délicieux souper.

Il ne faut cependant pas que messieurs les journalistes se fassent illusion sur l'influence qu'ils peuvent avoir en pareilles circonstances, car le jour même de leur visite, et pendant qu'ils étaient à table, l'hôtel, qui logeait déjà de nombreux voyageurs, achevait de se remplir. Ils ont donc pu se convaincre que la bonne réputation d'un maître d'hôtel et une excellente cuisine sont de puissants moyens de réussite. Par le temps qui court, et dans les hôtels surtout, on prend presque toujours les gens par la bouche. Une bonne poularde rôtie, un gigot succulent, une sauce appétissante, attirent plus de clients que les réclames de journaux. Et certes la cuisine de M. Schmidt ne laisse rien à désirer sous ce rapport, le coup de fourchette de la presse l'a suffisamment démontré.

* * *

La partie ancienne de l'hôtel Beau-Site a des souvenirs historiques que nous rappelons ici en quelques mots.

C'était en 1852. M. Paquier, alors propriétaire de l'immeuble qui fut transformé plus tard en hôtel, avait pour locataire M. le pasteur Amédée de la Harpe, qui tenait une pension d'étrangers.

Le 17 septembre 1852, la duchesse d'Orléans, femme du duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, était en passage à Lausanne, accompagnée de ses deux enfants, le comte de Paris et le duc de Chartres. Partie le matin de cette ville pour se rendre en Allemagne, elle se trouvait entre Oron et Rue, lorsqu'un des cheveaux de sa voiture fit un écart et entraîna l'équipage dans le ruisseau qui, à cet endroit, coule à sept ou huit pieds au-dessous de la route. Ce ruisseau, gonflé par les dernières pluies, avait quatre ou cinq pieds d'eau. La voiture, complètement renversée, fut à l'instant submergée à l'intérieur, et ce ne fut qu'avec difficulté qu'on put en ouvrir la portière.

La première personne que l'on saisit fut le duc de Chartres, puis le comte de Paris, l'un et l'autre sains et saufs, ensuite la marquise de Vins, presque sans connaissance ; et enfin la duchesse d'Orléans, qui se trouvait complétement sous l'eau. Au premier instant, on craignit qu'elle n'eût été asphyxiée; peu à peu, cependant, la respiration se rétablit et toute inquiétude disparut.

Les personnes présentes firent preuve de beaucoup de sang-froid, entr'autres le comte de Montguyon, M. Allaire et les domestiques qui accompagnaient la duchesse. — On cite en outre M. Pittet, alors propriétaire à Cour, sous Lausanne, qui se trouvait là par hasard.

Dans sa chute, la duchesse d'Orléans s'était fracturé la clavicule droite. On envoya aussitôt à Promasens, village voisin, chercher des secours.

La duchesse fut ensuite transportée à Oron et logée à l'hôtel tenu par M. Fonjallaz, où le Dr Mellet lui donna les premiers soins. Des messages furent ensuite envoyés à M. le Dr Pellis, à Lausanne, ainsi qu'à M. le Dr Guisan, à Mézières, qui donnèrent à la princesse les soins les plus éclairés.

Le lendemain, la duchesse d'Orléans fut ramenée à Lausanne, chez M. le pasteur Amédée de la Harpe, qui tenait une pension d'étrangers, rue du Grand-Chêne, no 9, et où M. le Dr Pellis continua à lui donner ses soins.

Le 1er octobre, le duc de Broglie, la grande-duchesse, épouse du grand-duc Constantin, frère de l'empereur Nicolas, vinrent rendre visite à la duchesse d'Orléans.

D'un autre côté, M. de Boismilon, le précepteur du feu duc d'Orléans, et le Dr Chenal, arrivés à Lausanne à la même date, descendirent chez M. Amédée de la Harpe.

Le 9 octobre, l'ex-reine Amélie, accompagnée de son fils, le prince de Joinville, de la comtesse de Mollien, du comte de Chabannes et du Dr Guénau, descendit de même avec sa suite chez M. de la Harpe.

Pendant son court séjour à Lausanne (dix jours), la reine Amélie assista régulièrement à un service divin célébré à l'église catholique, où un banc spécial, tendu de draperies, et un prie-Dieu avaient été installés pour elle sous la chaire. Elle visita en outre le château, la cathédrale, nos musées, l'Asile des aveugles. Au Bazar vaudois, elle fit l'emplette de divers objets en bois sculpté, comme souvenir de notre industrie nationale.

La duchesse d'Orléans quitta Lausanne le 21 octobre. Le Dr Pellis l'accompagna jusqu'à Bâle. Avant son départ, elle avait remis à M. Duplan-Veillon, juge de paix, une somme de 200 francs destinés à soulager quelques souffrances.

Fille du grand-duc de Mecklemboug-Schwerin, elle professait la religion luthérienne, et pendant son séjour chez M. de la Harpe, le culte de famille était régulièrement fait par ce dernier. L. M.

La Saint-Denis.

La Saint-Denis! Pour un habitant de la plaine ou du vignoble, la Saint-Denis, c'est un jour comme un autre. A peine sait-il que la Saint-Denis c'est le 9 octobre. Pour un montagnard, la Saint-Denis c'est un grand jour, c'est un beau jour, un de ces jours heureux — trop rares, hélas — qui, pareils à des clous de diamant, étoilent la surface monotone du calendrier.

La Saint-Denis, c'est le jour de la descente et de la remise des vaches à leurs propriétaires.

Demandez donc au *boubo* ce qu'il en pense, et vous verrez ses yeux briller et son front s'éclairer: Ah! la Saint-Denis.

Sans doute, au printemps, à la *montée*, on était tout heureux de retrouver sa belle montagne, le chalet, les sapins, les rochers familiers. Pendant tout l'été, on a vécu d'une vie libre et indépendante, sans souci de ce qui se passait dans la vallée. Ah! les belles journées passées à courir les sommets, à la recherche de ses vaches; les belles soirées autour du foyer, et comme on prenait en pitié les gens du *bas*, obligés de travailler d'un labeur assujettissant, astreints à mille obligations sociales, telles que mettre des bas et des souliers pour aller à l'école...

Mais, maintenant, la montagne n'est plus si belle. On a abandonné les hauts pâturages, et cependant l'herbe est dure et rare, la bise souffle aigre et piquante. Plusieurs fois déjà, le brouillard est monté, enfermant comme dans un lourd et froid cercueil toute la nature. Deux fois déjà, la neige est descendue, couvrant le pâturage, et pendant deux grands jours, les armaillis, serrés frileusement autour du foyer, ont entendu au fond de l'étable les vaches qui bramaient la faim

Les ramiers sont partis; il n'y a plus d'*ambroches* dans les bois, plus de *rosages* sur les cîmes. Les vaches se rapprochent chaque soir de l'étable; les moutons eux-mêmes, qui, durant tout l'été, sont restés au haut de la montagne, sont arrivés un beau matin, frisonnant sous leur lourde toison chargée de rosée.

Le pauvre *boubo* ne *huche* plus à tous les échos, en allant ramasser. Les mains dans les poches, la *crossette* sous le bras, il frissonne sous la pluie, malgré le *carrick* ou la peau de chèvre qui le préserve mal. De loin, il regarde un coin du village dont on aperçoit les fumées. Là-bas, c'est la maison paternelle; on y trouve *bon souper, bon gîte!* Quel soupir sort de sa poitrine: Ah! la Saint-Denis!!

Enfin, la voici! Depuis deux ou trois jours, une activité fiévreuse règne dans le chalet. On a tout nettoyé. La grande chaudière est luisante comme la figure d'une belle fille, le dimanche matin; les *bagnolets* et les *dièlzes* de bois blanc reluisent sous le triste soleil d'octobre.

Les vaches elles-mêmes ont fait toilette. Les cloches, silencieuses sur les *solais* depuis le dernier *remuage*, ont fait leur apparition. Les voilà toutes: *senailles, tapes* et *tapettes*.

Et les armaillis! Depuis le fruitier, jusqu'au *dzigno* et au *boubo*, tous sont superbes, avec leur *bredzon* de *grisette*, leur belle *galotte*, perchée sur le crâne, et leur *crossette* de genévrier.

Et le troupeau dévale lestement du pâturage. Les vaches sont impatientes de retrouver l'herbe drue et de passer à l'étable chaude du village. Elles partent d'un bon pas, et si le vacher qui marche en tête crie de sa plus belle voix: « Oh, oh, tai, tai... », c'est bien plutôt pour annoncer son arrivée que pour appeler ses vaches.

Le *boubo* est bien plus affairé. Il vient derrière, lui, et il doit s'inquiéter de toutes celles qui ne suivent pas le droit chemin. Qu'un *clédar* se trouve ouvert à droite ou à gauche, et il y en aura bien une pour aller faire un tour dans le pré de Jean-Louis ou d'Abram.

Mais voici les premières maisons du village. Les bonnes femmes sont accourues derrière la haie de leurs jardins et, les mains sous leur tablier, regardent passer le troupeau.

C'est alors qu'on est fier! Voici le jour qui paie de bien des peines, et l'on se redresse, et l'on tâche d'être *brave* et d'avoir bonne façon. Il faut que les gens disent:

— Tout de même! à eux le pompon!

Regardez donc le beau Louis qui marche en tête, avec son *loï* plein de sel. Il a l'air de ne s'inquiéter que de son troupeau La belle malice! Voyez-le rajuster d'un coup de pouce le bourrelet bien blanc qui dépasse les manches courtes de son *bredzon* et repousser en arrière d'un air crâne sa *galotte* brodée.

— Adieu, Marie!

— Adieu, Louis, te va-t-il toujours bien?

— Oui, et toi aussi, à voir. Me faut aller. A la revoyance.

Le voilà content, le beau Louis. Il sait qu'on le suit des yeux et qu'on admire ses bras brunis par l'air et sa démarche aisée.

Et le *boubo!* rouge de plaisir et de chaleur, il se démène, criant de toutes ses forces. C'est en vain que ses petits camarades l'interpellent à gauche et à droite. Il ne veut rien voir et rien entendre; il est plus fier qu'un coq sur un fumier et malheur à celui qui lui passerait le doigt sous le nez. Cependant, il ne peut s'empêcher de faire une grimace en passant devant la maison d'école. Il faut bien tirer sa *galotte* à monsieur le régent, debout sur le seuil; monsieur le régent n'est pas de ceux qu'on fait semblant de ne pas voir, mais c'est dur quand même de se dire qu'il va falloir y revenir, à cette école...

Bah! on n'a pas le temps de réfléchir longtemps à cela. Le troupeau est arrivé dans le pré, et, les unes après les autres, les vaches vont partir sous la conduite de leurs propriétaires.

Pauvre *boubo*. Pendant cinq grands mois, elles ont été ses meilleurs amis; elles le connaissent toutes, et viennent à son appel. Au moment de les quitter, il les caresse une dernière fois, entoure de ses bras le col de chacune et donne une dernière tape d'amitié sur chaque mufle.

Voici la *Balise*, une *pesante* vache, tant douce et tant gentille, qui le suivait comme un agneau.

Voici le *Miroir* et le *Tacon*, qui s'en allaient toujours dans les *pierriers* et qui l'ont si souvent fait gronder.

C'est égal, de bonnes bêtes. Voici le *Pinson*, la préférée, qui fourre encore sa grosse langue dans la poche de son petit ami, pour y chercher un grain de sel oublié.

Et toutes, isolées, ou par groupes, elles partent. On les suit du regard, on les voit se disperser peu à peu dans les petits sentiers.

Mais la St-Denis n'est pas finie. Il y a encore le souper qui réunit à la même table les *amodieurs* et les *armaillis*. On va manger consciencieusement. Dame! quand pendant tout l'été on n'a vécu que de pain, de fromage et de *séré*, on peut bien trouver du plaisir au jambon et au rôti de madame l'hôtesse, et après le petit-lait, un verre de bon vin ne fera pas de mal.

Peut-être bien qu'au matin, quand on aura bu, mangé et chanté toute la nuit, on ne sera plus très ferme sur ses jambes; après cinq mois d'abstinence, le vin fait plus d'effet, mais à un souper de Saint-Denis c'est permis, et personne n'y saurait voir du mal.

Le *boubo*, lui, est parti de bonne heure, et maintenant il reprend tout joyeux le chemin de la maison paternelle. On a veillé pour l'attendre et tous sont là: le père et la mère et les frères, même la petite sœur qui veut l'embrasser avant d'aller se coucher.

Et quand il arrive, on lui fait fête, on l'entoure. Lui, triomphant, verse sur la table les écus de son salaire. Le maître a été content; il lui a donné une *pièce* en sus du prix convenu et un *seret* qu'il pourra aller chercher, et il lui a dit:

« A l'an que vint, mon boubo. »

Et le syndic lui a dit qu'il lui donnerait une livre de beurre quand il *aurait le fromage*, puisqu'il n'a pas laissé *dérocher* le *Pinson;* et David au Juge lui a aussi donné deux francs.

Et quand enfin il faut aller se coucher, il résume en deux mots ses impressions.

— Tout de même, pour une belle Saint-Denis, c'en est une *tré* toute belle.

PIERRE D'ANTAN.

Le Séchey.

Le groupe de maisons qui forment aujourd'hui le hameau du Séchey, n'a pas toujours été désigné sous ce nom. Voici comment un plaisant Combier nous explique le fait, d'après une ancienne tradition:

Les habitants de l'endroit avaient mis paître leur bétail, vaches, chèvres et moutons, dans un pâturage commun. Cette année-là, le commencement de septembre avait été exceptionnellement froid et le bétail en souffrit assez gravement. Une pauvre chèvre, entre autres, fut, un beau matin, trouvée à demi morte, tant elle avait été cruellement exposée à la rude température de la nuit précédente. On eut profondément pitié de la pauvre bête, toute grelottante, et quelqu'un proposa de la mettre dans le four du hameau pour la *sécher* et la réchauffer, ce qui fut fait.

Mais, au bout de quelques instants, l'animal suffoquant, à moitié cuit dans cette atmosphère brûlante, et près de succomber, tirait une langue énorme.

Alors un des assistants s'écria en patois: *Oh! le vâo bin allâ, vouaiquie que le coumeincé dza à rirè.* (Oh! elle veut bien aller, la voilà qui commence déjà à rire.)

Dès lors, le hameau où l'on avait *séché* la chèvre ne fut plus connu que sous le surnom de *Séchey*.

Torchebugne.

Ai-vo cognu Torchebugne, qu'on l'âi desâi dinse pace que l'avâi adé son tsapé ein man